

Ce volume, d'une richesse impressionnante, est tout simplement une ressource inestimable : on y découvre un D'Alembert multifacette et prolifique, dont la pensée dépasse les classifications modernes des connaissances. Les auteurs réussissent tous à démythifier le D'Alembert que le grand public pense connaître.

Michael J. Mulryan

Christopher Newport University

\*\*\*

Dumas, Alexandre. *Correspondance générale*. Tome VII. Édition de Claude Schopp. Paris : Classiques Garnier, 2023. 655 p.

La publication de la correspondance générale d'un des romanciers les plus lus et diversement appréciés du 19<sup>e</sup> siècle (titre guère immérité) se poursuit avec les lettres envoyées – et ici surtout reçues – par l'auteur lors de son entrée, fracassante comme tout ce qu'il faisait, dans le monde de la presse, à titre d'éditeur à part entière et pas seulement de providence des éditeurs en mal de copie.

C'est en effet en 1853 que Dumas lance *Le Mousquetaire*, journal dont il conçoit la mission comme celle de faire « la critique des critiques » (8). Comment faut-il entendre ce but ? Selon un correspondant, il s'agit de faire « la guerre à la vénalité de la critique » (22). Dumas lui-même indique de manière plus positive que son journal « est fondé surtout, non pas pour faire de la critique, mais au contraire, pour soutenir les auteurs, les artistes – et les producteurs en général : – auteurs, peintres, sculpteurs, comédiens, contre la critique » (31), et ajoute : « je n'ai qu'un but : c'est de rallier autour de moi ce qui est intelligent » (47). Un autre but accessoire, mais non sans importance, sera de faire passer dans cette publication les nombreux volumes qu'il lui reste encore à publier de ses *Mémoires*, que le pouvoir napoléonien accueille avec inquiétude et que les confrères de la presse bourgeoise hésitent à sortir de leurs tiroirs. Il s'agit également de faire du journal un véhicule pour les engagements philanthropiques du romancier – envers les morts et les vivants du monde de la littérature et des arts, pour l'édification de monuments (notamment à la mémoire de Balzac ou de Frédéric Soulié) ou l'attribution de subventions, par exemple aux membres démunis de la famille de quelque écrivain décédé.

Dans sa brève introduction, Claude Schopp prévient le lecteur trop mis en appétit par les volumes précédents dans ces termes : « Aussi, dans ce septième volume, la correspondance passive (les lettres reçues par Dumas) prédomine-t-elle largement sur la correspondance active (les lettres de Dumas). L'éditeur est presque submergé par l'afflux des plis adressés au maître – qui, à côté de quelques rares exemples de *l'esprit* du XIX<sup>e</sup> siècle, ne présentent trop souvent qu'un intérêt limité » (10).

On voudra, pour une fois, ne pas trop promptement souscrire à cette déclaration de critique. Les dumasiens professionnels ou amateurs trouveront dans ces pages l'écho toujours très vivant des nombreuses batailles de l'auteur, que son activité inlassable et son caractère volontiers emporté menaient à multiplier sans cesse. Dumas semble concevoir son journal tout d'abord comme une extension de son individualité, son haut-parleur personnel au service de ses désirs, de ses espoirs et aussi – pourquoi pas ? – de ses rancunes. L'entreprise est-elle couronnée de succès ? Les jugements ne concordent guère. Noël Parfait – proche de Dumas pourtant – parle à son sujet de « cette feuille [...] dont personne même ne paraît s'occuper, et qui ne restera, si elle reste, que comme le plus incroyable monument de *l'égotisme* et de la personnalité ! » (81). Victor Hugo, laconique et visiblement d'un tout autre avis, écrit à son ami des temps glorieux de la Révolution romantique : « Je lis votre journal. Vous nous rendez Voltaire » (129).

Quoi qu'il en soit, et qu'on penche du côté de l'un ou de celui de l'autre, on suit avec un intérêt toujours vif les mille détails de la vie quotidienne de l'auteur, comme par exemple le différend opposant Dumas à François Buloz, le directeur de la *Revue des Deux*

*Mondes* et de la *Revue de Paris*, par lettres interposées – celles de Buloz insérées dans le journal comme droit de réponse sous peine de poursuites judiciaires. Et on retrouve avec plaisir le style alerte et sympathique de George Sand – lorsqu’elle s’adresse à son ami –, qui devient chargé d’une ironie tranchante dans les critiques qu’elle porte à Eugène de Mircourt, faiseur de pamphlet et diffamateur sériel, pour un libercule qu’il lui a consacré. Cela sans parler, en vrac, d’un charmant débat botanique avec Alphonse Karr, de bribes de nouvelles d’Allemagne de Gérard de Nerval, de la dispute avec la veuve de Balzac (qui ne désirait pas qu’on érige un monument en son honneur) et de la réponse cinglante que lui a fait avoir dans *Le Mousquetaire* le sculpteur Clésinger (278), ou encore de la réaction – longue et détaillée – de Frédéric Gaillardet aux pages des *Mémoires* traitant de la rédaction et de la publication de la *Tour de Nesle*, d’une politesse désuète et sur un ton à donner des frissons. Et pour finir, pourquoi pas, les nombreuses lettres de parfaits inconnus, tous unanimement enthousiastes de pouvoir s’adresser au grand écrivain, y compris quelques mots laudateurs d’un groupe de Haïtiens « trop fiers de vous » (155). De quoi, on le voit, offrir tout de même une lecture guère trop ennuyeuse.

Dumas affirmait : « j’écris de 55 à 60,000 lettres par jour » (29), il n’incluait pas dans ce total, on peut en être sûr, celles consacrées à la correspondance. Même si ce volume comprend en effet bien plus de missives reçues que d’envoyées, sa lecture demeure un plaisir pour tout admirateur du grand romancier, dont on continue, grâce à ce projet dont on se réjouit de lire la suite, de suivre l’existence comme un feuilleton, parallèlement et au-delà de ce qu’il en a dit dans ses *Mémoires*. Arrivé au bout de ce gros tome, on se rend compte du bien-fondé du jugement de Lamartine (connu et de nombreuses fois cité, mais que l’on retrouve ici dans son contexte chronologique): « Mon avis sur vous, c’est un point d’exclamation ! On avait cherché le mouvement perpétuel ; vous avez créé l’entrain perpétuel » (78).

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

Sue, Eugène. *Arthur. Journal d’un inconnu*. Texte intégral publié par et avec une présentation de Jean-Pierre Galvan. Paris : Honoré Champion, 2024. 401 p.

Eugène Sue, romancier extrêmement prolifique, admiré de Dostoïevski, et à qui les feuilletons des *Mystères de Paris* et plus tard du *Juif errant* et des *Mystères du Peuple* assurent une place de tout premier rang dans l’histoire du roman – et pas exclusivement de celle du roman populaire – du 19<sup>e</sup> siècle, a eu une existence marquée par quelques changements de direction soudains et surprenants. C’est lors de l’un de ces moments charnière que Sue publie, en 1837, ce roman, *Arthur*, qui détonne quelque peu dans le cadre de la production d’un auteur qui s’était tout d’abord fait connaître pour ses romans maritimes, domaine dans lequel il régnait essentiellement incontesté. Mais le riche dandy qu’avait été Sue finit par s’apercevoir qu’en dépit de son succès, l’argent, qu’il dépense sans compter, ne pousse pas dans les arbres. Criblé de dettes, incapable de poursuivre le train de vie auquel il était habitué, il tente de diversifier ses sources de revenus. Les travaux d’érudition, découvre-t-il, ne renflouent pas suffisamment sa caisse. L’heure est au roman historique. Sue publie ainsi *Latréaumont*, et à la fin de la même année fait débiter dans *La Presse* la publication d’*Arthur*, tout d’abord intitulé *Journal d’un inconnu*, qui deviendra ensuite son sous-titre.

Soutenu par Delphine de Girardin – la femme d’Émile de Girardin, le grand patron de presse, elle-même écrivaine – et aidé de ses conseils, Sue procède donc dans la rédaction de ce roman, dont de larges pans, mais pas la totalité, sont publiés dans le journal, avec nombre d’interruptions. Cela se poursuit jusqu’en juin 1839, alors que paraît le volume complet chez Charles Gosselin. Mais qu’est donc *Arthur* ? Jean-Pierre Galvan l’appelle